

L'IA, un remède ?

Une chronique de Gaëlle Jeanmart

Dans le *Phèdre*, Platon soulignait que l'intelligence dépend des outils et des pratiques dans lesquelles elle s'exerce. Il questionnait, à travers un mythe, l'invention de l'écriture et ses effets toxiques sur nos capacités intellectuelles. Si la formation des intelligences est toujours conditionnée par les milieux techniques, l'intelligence peut aussi être déformée par ces milieux, qui (re)configurent, (re)modèlent, limitent et augmentent nos manières de penser. De la même façon qu'on ne vit pas de la même manière dans un environnement montagneux, dans un environnement urbain au Moyen Âge ou dans une capitale européenne aujourd'hui, on ne pense pas de la même manière avec l'écriture, que sans, avec l'IA, que sans. Il est capital alors d'interroger comment la pensée émerge et circule entre les êtres humains en fonction du milieu numérique. Cela suppose d'arrêter de penser le « numérique » comme un ensemble d'« outils », c'est-à-dire de purs moyens à la disposition de chacun-e, et de cesser aussi du même coup de se focaliser sur les « bons » usages. Car cette métaphore banale de l'outil relève du même projet de maîtrise que celui de penser la nature comme une ressource, signalant en contrepoint notre incapacité à penser les interdépendances avec les milieux. La métaphore du médicament convient peut-être mieux, parce qu'un remède est toujours un poison, s'il est mal utilisé.

Le mythe de Theuth : l'écriture comme pharmakon

Le mythe inventé par Platon se déroule dans l'Égypte ancienne et met en scène Theuth, un dieu considéré comme l'inventeur de l'écriture et d'autres techniques cognitives comme le calcul et la logique, et le roi Thamous, auquel il vient présenter fièrement ses inventions. Theuth soutient que l'écriture améliorera la mémoire et la connaissance des Égyptiens, la qualifiant de remède (*pharmakon*) pour la mémoire humaine si faillible et la connaissance si limitée. Thamous remet en question les bienfaits de ce

remède, qui comme tout *pharmakon* est aussi un poison : « Cette invention, en dispensant les hommes d'exercer leur mémoire, développera l'oubli en les âmes de ceux qui l'auront acquise ; en confiance avec l'écriture, c'est du dehors, par des caractères étrangers, et non du dedans, du fond d'eux-mêmes, qu'ils chercheront le moyen de se ressouvenir. Quant à la sagesse, c'en est l'apparence et non la réalité que tu procures à tes élèves : grâce à toi, en effet, devenus, par l'ouï-dire, savants en beaucoup de choses sans avoir reçu d'enseignement, ils sembleront juger de beaucoup de choses, alors que, la plupart du temps, ils seront hors d'état de juger ; de plus, ils seront insupportables dans leur commerce, parce qu'ils auront l'apparence d'être savants, sans l'être » (*Phèdre*, 275 a-b, trad. L. Robin).

A travers ce terme de *pharmakon* (à la fois remède et poison), Platon souligne l'ambivalence d'une invention, susceptible de produire des effets nocifs précisément parce qu'elle est utilisée uniquement comme un outil. Or, elle risque en même temps de nous déposséder de notre mémoire, de notre capacité dynamique de connaître, que l'on n'exerce plus, et de nos capacités relationnelles, parce que nous n'aurons plus que l'apparence de savoir, sans la sagesse qui se forge dans une véritable formation, c'est-à-dire une longue expérience et un exercice patient, souvent répété, de nos capacités. Poison et remède sont inséparables : c'est précisément parce qu'on dispose d'un tel accès à un immense patrimoine de savoirs morts qu'on court le risque de ne plus exercer nos propres capacités vivantes de mémorisation, de jugement et de sagesse.

Technologies numériques, une « drogue » ?

Quelles « pathologies » cognitives et sociales ce qu'on nomme (abusivement et à des fins publicitaires) l'« intelligence artificielle » offrirait-elle de soigner ? La limite de nos informations, de nos capacités de synthèse et la lenteur de nos jugements seraient-elles comblées par l'IA ? La solitude et le déficit de nos soins de premières lignes en santé mentale, comblés par les chatbots ? Mais alors ces remèdes ne seraient-ils pas eux aussi dangereux,



— Geoffroy De Schutter

risquant d'atrophier l'exercice de cela même qu'ils soutiennent, à savoir nos capacités de jugement ou nos capacités relationnelles ? Des exemples simples nous montreront l'actualité de la mise en garde de Platon sur les techniques cognitives actuelles : constituant une mémoire externe à la nôtre de numéros de téléphone, notre répertoire téléphonique nous dispense de nous en souvenir. Le GPS produit le même type d'effets : nous « aidant » à nous orienter, il nous soustrait nos capacités propres d'orientation. Un étudiant demandant à ChatGPT de produire un exposé, c'est comme un footballeur envoyant un robot s'entraîner à sa place : impossible de développer les savoirs techniques subtils qui dépendent de nos pratiques, répétées, douloureuses parfois, mais instructives à cette condition.

Et s'il est utile de se concentrer sur les dangers du poison IA, c'est dans un souci médical (*primum non nocere*, d'abord ne pas nuire). Ce souci répond à une urgence. La numérisation de nos existences est de plus en plus forte et nous sommes en passe de ne plus rien connaître d'autre que ce qui est aux mains d'une poignée d'entreprises et de ne plus pouvoir sentir comment nos capacités psychiques et relationnelles en sont profondément modifiées, sinon même altérées. Si nous ne pouvons être sensibles qu'aux effets de reconfiguration, cela nous invite à être particulièrement attentifs aux transformations – parfois modestes – de nos existences aujourd'hui, que

L'imaginaire
anthropomorphique
de l'"Intelligence
Artificielle" n'est-il
pas trop séduisant ? Et
si l'IA était plutôt un
médicament dont il fallait
soigneusement évaluer
les effets toxiques ?

nous soyons usagers ou non de l'IA puisqu'il s'agit d'un changement d'organisation sociale. Que nous fait-il et que nous fait-il faire (comme on le dirait en effet d'une drogue) ? Que produit-il sur nos capacités émotionnelles et relationnelles, nos imaginaires, comment transforme-t-il nos modalités d'attention, nos capacités langagières, notre esprit critique et notre capacité de juger, etc. ? Dans le cadre de cet article moins long qu'une notice de médicament, on ne peut donner des pistes de réflexion plus poussées¹, mais le plus important est que nous nous posions ces questions et que nous en débattions entre nous, chacun-e avec son expérience et son analyse, chacun-e avec ses usages propres et leurs effets parfois difficiles à cerner².

L'IA : un défaut d'essai clinique ?

La métaphore du médicament a l'avantage sur celle de l'outil plus banalement utilisée de nous rendre plus prudents sur les effets de transformation opérés par ces nouvelles technologies sur nos manières d'être, de penser, de parler, de relationner. Ces effets ne sont pas « secondaires », comme on le dirait dans la notice d'un médicament : ils sont non voulus et pourraient s'avérer profondément indésirables. Seule une étude clinique permettrait en effet de secondariser ses effets pour mettre en avant les vertus thérapeutiques premières de la substance. Comme le souligne l'ancienne députée européenne M. Schaake, « dans le domaine de la santé », l'innovation « s'accompagne toujours d'essais cliniques rigoureux et de garanties solides avant qu'un nouveau traitement soit appliqué sur des personnes », et « il ne faudrait pas envisager l'IA autrement, il s'agit d'une expérimentation à grande échelle et en temps réel sur l'ensemble de la société »³.

— Gaëlle Jeanmart, Philocité

1. On renvoie les lecteur-ices à deux ouvrages déterminants d'A. Alombert pour penser de façon critique l'IA comme milieu culturel : *Schizophrénie numérique* (Allia, 2023) et *De la bêtise artificielle* (Allia, 2025).

2. PhiloCité et NumEthic proposent un livret articulant l'exposé de problématiques et des exercices à pratiquer seul ou à plusieurs pour élaborer une telle culture du numérique, profondément manquante aujourd'hui : ia.numethic.education/Livret/

3. « Le coup d'Etat permanent de la Silicon Valley », in *L'empire de l'ombre. Guerre et terre au temps de l'IA*, sous la dir. de G.Da Empoli, Gallimard, 2025, cité par A. Alombert, *De la bêtise artificielle*, p.47-48.